ŒUVRES
D'ALEXANDRE DUMAS
XVII^e SIÈCLE

X

Œuvres d'Alexandre Dumas

Notices de Gilbert Sigaux

Aux éditions du Club
de l'Honnête Homme

1981

© *Club de l'Honnête Homme, Paris, 1981.*

Le Vicomte de Bragelonne

6

D'Artagnan, tout lourd encore de l'entretien qu'il venait d'avoir avec le roi, se demandait s'il était bien dans son bon sens ; si la scène se passait bien à Vaux ; si lui, d'Artagnan, était bien le capitaine des mousquetaires, et M. Fouquet le propriétaire du château dans lequel Louis XIV venait de recevoir l'hospitalité. Ces réflexions n'étaient pas celles d'un homme ivre. On avait cependant bien banqueté à Vaux. Les vins de M. le surintendant avaient cependant figuré avec honneur à la fête. Mais le Gascon était homme de sang-froid : il savait, en touchant son épée d'acier, prendre au moral le froid de cet acier pour les grandes occasions.

— Allons, dit-il en quittant l'appartement royal, me voilà jeté tout historiquement dans les destinées du roi et dans celles du ministre ; il sera écrit que M. d'Artagnan, cadet de Gascogne, a mis la main sur le collet de M. Nicolas Fouquet, surintendant des finances de France. Mes descendants, si j'en ai, se feront une renommée avec cette arrestation, comme les messieurs de Luynes s'en sont fait une avec les détroques de ce pauvre maréchal d'Ancre. Il s'agit d'exécuter proprement les volontés du roi. Tout homme saura bien dire à M. Fouquet : « Votre épée, monsieur ! » Mais tout le monde ne saura pas garder M. Fouquet sans faire crier personne. Comment donc opérer, pour que M. le surintendant passe de l'extrême faveur à la dernière disgrâce, pour qu'il voie se changer Vaux en un cachot, pour que, après avoir goûté l'encens d'Assuérus, il touche à la potence d'Aman, c'est-à-dire d'Enguerrand de Marigny ?

Ici, le front de d'Artagnan s'assombrit à faire pitié. Le mousquetaire avait des scrupules. Livrer ainsi à la mort (car certainement Louis XIV haïssait M. Fouquet), livrer, disons-nous, à la mort celui qu'on venait de breveter galant homme, c'était un véritable cas de conscience.

« Il me semble, se dit d'Artagnan, que, si je ne suis pas un croquant, je ferai savoir à M. Fouquet l'idée du roi à son égard. Mais, si je trahis le secret de mon maître, je suis un perfide et un traître, crime tout à fait prévu par les lois militaires, à telles enseignes que j'ai vu vingt fois, dans les guerres, brancher des malheureux qui avaient fait en petit ce que mon scrupule me conseille de faire en grand. Non, je pense qu'un homme d'esprit doit sortir de ce pas avec beaucoup plus d'adresse. Et maintenant, admettons-nous que j'aie de l'esprit ? C'est contestable, en ayant fait depuis quarante ans une telle consommation que, s'il m'en reste pour une pistole, ce sera bien du bonheur. »

D'Artagnan se prit la tête dans les mains, s'arracha, bon gré mal gré, quelques poils de moustache et ajouta :

« Pour quelle cause M. Fouquet serait-il disgracié ? Pour trois causes : la première, parce qu'il n'est pas aimé de M. Colbert ; la seconde, parce qu'il a voulu aimer Mlle de La Vallière ; la troisième, parce que le roi aime M. Colbert et Mlle de La Vallière. C'est un homme perdu ! Mais lui mettrai-je le pied sur la tête, moi, un homme, quand il succombe sous des intrigues de femmes et de commis ? Fi donc ! S'il est dangereux, je l'abattraï ; s'il n'est que persécuté, je verrai ! J'en suis venu à ce point que ni roi ni homme ne prévaudra sur mon opinion. Athos serait ici qu'il ferait comme moi. Ainsi donc, au lieu d'aller trouver brutalement M. Fouquet, de l'appréhender au corps et de le calfeutrer, je vais tâcher de me conduire en homme de bonnes façons. On en parlera, d'accord ; mais on en parlera bien. »

Et d'Artagnan, rehaussant par un geste particulier son baudrier sur son épaule, s'en alla droit chez M. Fouquet, lequel, après les adieux faits aux dames, se préparait à dormir tranquillement sur ses triomphes de la journée.

L'air était encore parfumé ou infecté, comme on voudra, de l'odeur du feu d'artifice. Les bougies jetaient leurs mourantes clartés, les fleurs tombaient détachées des guirlandes, les grappes de danseurs et de courtisanes s'égrenaient dans les salons.

Au centre de ses amis, qui le complimentaient et recevaient ses compliments, le surintendant fermait à demi ses yeux fatigués. Il aspirait au repos, il tombait sur la litière de lauriers amassés depuis tant de jours. On eût dit qu'il courbait sa tête sous le poids de dettes nouvelles contractées pour faire honneur à cette fête.

M. Fouquet venait de se retirer dans sa chambre, souriant et plus qu'à moitié mort. Il n'écoutait plus, il ne voyait plus ; son lit l'attirait, le fascinait. Le dieu Morphée, dominateur du dôme, peint par Le Brun, avait étendu sa puissance aux chambres voisines, et lancé ses plus efficaces pavots chez le maître de la maison.

M. Fouquet, presque seul, était déjà dans les mains de son valet de chambre, lorsque M. d'Artagnan apparut sur le seuil de son appartement.

D'Artagnan n'avait jamais pu réussir à se vulgariser à la cour : en vain le voyait-on partout et toujours, il faisait son effet toujours et partout. C'est le privilège de certaines natures, qui ressemblent en cela aux éclairs ou au tonnerre. Chacun les connaît, mais leur apparition étonne, et, quand on les sent, la dernière impression est toujours celle qu'on croit avoir été la plus forte.

— Tiens ! monsieur d'Artagnan ? dit M. Fouquet, dont la manche droite était déjà séparée du corps.

— Pour vous servir, répliqua le mousquetaire.

— Entrez donc, cher monsieur d'Artagnan.

— Merci !

— Venez-vous me faire quelque critique sur la fête ? Vous êtes un esprit ingénieux.

— Oh ! non.

— Est-ce qu'on gêne votre service ?

— Pas du tout.

— Vous êtes mal logé peut-être ?

— A merveille.

— Eh bien, je vous remercie d'être aussi aimable, et c'est moi qui me déclare votre obligé pour tout ce que vous me dites de flatteur.

Ces paroles signifiaient sans conteste : « Mon cher d'Artagnan, allez vous coucher, puisque vous avez un lit, et laissez-moi en faire autant. »

D'Artagnan ne parut pas avoir compris.

— Vous vous couchez déjà ? dit-il au surintendant.

— Oui. Avez-vous quelque chose à me communiquer ?

— Rien, monsieur, rien. Vous couchez donc ici ?

— Comme vous voyez.

— Monsieur, vous avez donné une bien belle fête au roi.

— Vous trouvez ?

— Oh ! superbe.

- Le roi est content ?
- Enchanté.
- Vous aurait-il prié de m'en faire part ?
- Il ne choisirait pas un si peu digne messager, monseigneur.
- Vous vous faites tort, monsieur d'Artagnan.
- C'est votre lit, ceci ?
- Oui. Pourquoi cette question ? n'êtes-vous pas satisfait du vôtre ?
- Faut-il vous parler avec franchise ?
- Assurément.
- Eh bien, non.
- Fouquet tressaillit.
- Monsieur d'Artagnan, dit-il, prenez ma chambre.
- Vous en priver, monseigneur ? Jamais !
- Que faire, alors ?
- Me permettre de la partager avec vous.
- M. Fouquet regarda fixement le mousquetaire.
- Ah ! ah ! dit-il, vous sortez de chez le roi ?
- Mais oui, monseigneur.
- Et le roi voudrait vous voir coucher dans ma chambre ?
- Monseigneur...
- Très bien, monsieur d'Artagnan, très bien. Vous êtes ici le maître.
- Allez, monsieur.
- Je vous assure, monseigneur, que je ne veux point abuser...
- M. Fouquet, s'adressant à son valet de chambre :
- Laissez-nous, dit-il.
- Le valet sortit.
- Vous avez à me parler, monsieur ? dit-il à d'Artagnan.
- Moi ?
- Un homme de votre esprit ne vient pas causer avec un homme du mien, à l'heure qu'il est, sans de graves motifs ?
- Ne m'interrogez pas.
- Au contraire. Que voulez-vous de moi ?
- Rien que votre société.
- Allons au jardin, fit le surintendant tout à coup, dans le parc.
- Non, répondit vivement le mousquetaire, non.
- Pourquoi ?
- La fraîcheur...

— Voyons, avouez donc que vous m'arrêtez, dit le surintendant au capitaine.

— Jamais ! fit celui-ci.

— Vous me veillez, alors ?

— Par honneur, oui, monseigneur.

— Par honneur ?... C'est autre chose ! Ah ! l'on m'arrête chez moi ?

— Ne dites pas cela !

— Je le crierai, au contraire !

— Si vous le criez, je serai forcé de vous engager au silence.

— Bien ! de la violence chez moi ? Ah ! c'est très bien !

— Nous ne nous comprenons pas du tout. Tenez, il y a là un échiquier : jouons, s'il vous plaît, monseigneur.

— Monsieur d'Artagnan, je suis donc en disgrâce ?

— Pas du tout, mais...

— Mais défense m'est faite de me soustraire à vos regards ?

— Je ne comprends pas un mot de ce que vous me dites, monseigneur, et si vous voulez que je me retire, annoncez-le-moi.

— Cher monsieur d'Artagnan, vos façons me rendront fou. Je tombais de sommeil, vous m'avez réveillé.

— Je ne me le pardonnerai jamais, et si vous voulez me réconcilier avec moi-même...

— Eh bien ?

— Eh bien, dormez là, devant moi, j'en serai ravi.

— Surveillance ?...

— Je m'en vais, alors.

— Je ne vous comprends plus.

— Bonsoir, monseigneur.

Et d'Artagnan feignit de se retirer.

Alors M. Fouquet courut après lui.

— Je ne me coucherai pas, dit-il. Sérieusement, et puisque vous refusez de me traiter en homme, et que vous jouez au fin avec moi, je vais vous forcer comme on fait du sanglier.

— Bah ! s'écria d'Artagnan affectant de sourire.

— Je commande mes chevaux et je pars pour Paris, dit M. Fouquet plongeant jusqu'au cœur du capitaine des mousquetaires.

— Ah ! s'il en est ainsi, monseigneur, c'est différent.

— Vous m'arrêtez ?

— Non, mais je pars avec vous.

— En voilà assez, monsieur d'Artagnan, reprit Fouquet d'un ton froid. Ce n'est pas pour rien que vous avez cette réputation d'homme d'esprit et d'homme de ressources ; mais, avec moi, tout cela est superflu. Droit au but. Un service : pourquoi m'arrêtez-vous ? qu'ai-je fait ?

— Oh ! je ne sais rien de ce que vous avez fait ; mais je ne vous arrête pas... ce soir...

— Ce soir ! s'écria Fouquet en pâlisant ; mais demain ?

— Oh ! nous ne sommes pas à demain, monseigneur. Qui peut répondre jamais du lendemain ?

— Vite ! vite ! capitaine, laissez-moi parler à M. d'Herblay.

— Hélas ! voilà qui devient impossible, monseigneur. J'ai ordre de veiller à ce que vous ne causiez avec personne.

— Avec M. d'Herblay, capitaine, avec votre ami !

— Monseigneur, est-ce que, par hasard, M. d'Herblay, mon ami, ne serait pas le seul avec qui je dusse vous empêcher de communiquer ?

Fouquet rougit, et, prenant l'air de la résignation :

— Monsieur, dit-il, vous avez raison, je reçois une leçon que je n'eusse pas dû provoquer. L'homme tombé n'a droit à rien, pas même de la part de ceux dont il a fait la fortune, à plus forte raison de ceux à qui il n'a pas eu le bonheur de rendre jamais service.

— Monseigneur !

— C'est vrai, monsieur d'Artagnan, vous vous êtes toujours mis avec moi dans une bonne situation, dans la situation qui convient à l'homme destiné à m'arrêter. Vous ne m'avez jamais rien demandé, vous !

— Monseigneur, répondit le Gascon touché de cette douleur éloquente et noble, voulez-vous, je vous prie, m'engager votre parole d'honnête homme que vous ne sortirez pas de cette chambre ?

— A quoi bon, cher monsieur d'Artagnan, puisque vous m'y gardez ? Craignez-vous que je ne lutte contre la plus vaillante épée du royaume ?

— Ce n'est pas cela, monseigneur, c'est que je vais vous aller chercher M. d'Herblay, et, par conséquent, vous laisser seul.

Fouquet poussa un cri de joie et de surprise.

— Chercher M. d'Herblay ! me laisser seul ! s'écria-t-il en joignant les mains.

— Où loge M. d'Herblay ? dans la chambre bleue ?

— Oui, mon ami, oui.